

Le charme japonais en Europe

ヨーロッパに来ている日本のお札 - 三つのコレクション

On connaît actuellement trois collections de ofuda japonais en Europe, toutes logées dans un musée ou une institution publique. Il y a certainement d'autres charmes en papier qui se trouvent isolément dans les fonds de quelque musée ou bibliothèque, mais faute d'être suffisamment nombreux ou cohérents on ne saurait parler de "collection". L'histoire des ofuda parvenus en Europe reste d'ailleurs à écrire, et elle est même fort ancienne puisqu'on en trouve trace déjà dans l'histoire de Kaempfer de 1727¹.

Nous allons les citer ici par le nom de leurs auteurs, ceux qui les ont rassemblées, bien que ce soit grâce aux institutions d'accueil qu'elles nous sont aujourd'hui connues. Par ordre chronologique, la collection rassemblée par Basil Hall Chamberlain se trouve depuis l'origine au Musée Pitt Rivers de l'Université d'Oxford, celle d'André Leroi-Gourhan et celle de Bernard Frank ont tout récemment été léguées, l'une au Musée d'ethnographie de la ville de Genève, l'autre à l'Institut des hautes études japonaises du Collège de France.

D'un point de vue très général, les trois collections se ressemblent autant qu'elles diffèrent. Elles varient par leur taille — quelque 400 pièces composent la première, 900 environ la deuxième² et un millier la dernière —, mais la différence quantitative est sans importance en regard de la cohésion et de la structure internes. C'est sur ce point qu'elles diffèrent essentiellement, et ceci s'explique par la façon dont elles ont été faites à l'origine. Les deux premières en date ont été acquises au Japon un peu au hasard, en l'espace de quelques années, à la demande et avec des subventions de musées ethnographiques européens. Celle de Bernard Frank, par contre, a été patiemment assemblée pendant toute une vie, avec méthode et avec ses propres moyens. Elle est unique dans la mesure où elle seule est conçue selon une vision d'ensemble : de représenter, en images et de la façon la plus complète possible, le panthéon populaire du Japon. Elle possède ainsi une cohérence interne que n'ont pas les deux autres,

¹ La Table XXXVII de son "Histoire du Japon" (parue en français en 1729) est une reproduction fidèle, et en taille réelle (455 x 310 mm) d'un osugata du Bodhisattva Kanzeon à 33 bras, mais l'original (en possession de l'éditeur Hans Sloane) est, de l'aveu même de Scheuchzer qui en réalisa le calque, d'origine chinoise. Mais il y a aussi une gravure de Gozu tennō (ne serait-ce pas plutôt un Ganzan daishi ?) selon un dessin original de la main de Kaempfer qui représenterait l'image sur les amulettes qu'il avait vues collées aux portes et aux piliers des habitations japonaises (Table XXI, Fig. 10). Dans ce genre, on peut remonter au moins à Athanase Kircher (*China monumentis*, 1657) où est reproduite une gravure similaire.

² Si l'on additionne, pour la collection Leroi-Gourhan, les parties déposées respectivement au Musée d'ethnographie de Genève et au Musée de l'Homme à Paris

constituées sans schéma préconçu. C'est bien là une vision originale de l'auteur, et elle constitue à ce titre une œuvre de création (作品).

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les trois collections se trouvent à l'extérieur du Japon, dans des pays occidentaux. Le fait de s'intéresser sérieusement à des objets d'aussi peu de valeur matérielle, au point de les collectionner, et, qui plus est, de les considérer comme des documents ethnographiques, témoigne d'un regard scientifique que le milieu académique japonais n'a pas porté sur les amulettes et les talismans jusqu'à une époque très récente. Du côté du shintō d'État, notamment parmi les instances en charge des sanctuaires (内務省神社局), on avait néanmoins réalisé déjà dans les années 1930 que le charme sur papier pouvait jouer un rôle très concret et précieux comme véhicule dans la diffusion l'idéologie nationale³.

C'est que ces charmes ont dit des choses fort différentes aux Japonais et à leurs collectionneurs occidentaux. Pour les premiers, les ofuda ont été, jusqu'à très récemment, un élément organique et vivant de la vie quotidienne, des us et des coutumes, des menues croyances et superstitions de tout Japonais, du monde inconscient et irrationnel régi par les lois de correspondance magique. Ici, comme en Europe d'ailleurs, il a fallu d'abord se rendre compte de leur lente disparition pour commencer à les regarder avec d'autres yeux, avec le regard objectif qui y voit avant tout le document, le témoin matériel d'un milieu et d'une époque. Et c'est dans ces toutes dernières années que l'on s'est mis à les collectionner comme des documents désormais historiques, faisant partie du patrimoine national⁴.

Sur nos trois collectionneurs occidentaux, ces charmes ont exercé un tout autre charme. Edward B. Tylor (1832-1917), alors professeur d'anthropologie et directeur du Pitt-Rivers Museum de l'Université d'Oxford, semble avoir été enthousiaste devant ces objets à caractère magico-religieux, d'usage quotidien, témoins de cette perception animiste qu'il attribuait au monde primitif et dont le musée devait être la mise en scène. Sans doute le fascinaient-ils aussi par leur écriture à la fois exotique et mystérieuse, comme par leur imagerie religieuse à l'iconographie foisonnante. Toujours est-il qu'il les devait à l'entremise de son ami Basil H. Chamberlain (1850-1935), qui séjournait alors au Japon où il occupait le poste de professeur

³ Je fais évidemment référence au cas du Ise taima (大麻), distribué dans tous les foyers japonais pendant les années 1930. *Shintō jiten* de Anzu M. et Umeda Y. (1968) fait état, pour 1943, d'un total dépassant les 17 millions d'exemplaires distribués à 96 % de la population du Grand Japon, allant du Taiwan à l'Ouest jusqu'à Hawaii à l'Est (voir "Jingū taima") L'auteur d'une des premières études consacrées aux charmes sous ses différentes formes (1934), Yabe Zenzō, ainsi que son préfacier Miyaji Naokazu, étaient tous les deux à la fois des spécialistes du shintō et des collectionneurs de charmes; selon le premier, Miyaji, le célèbre historien du shintō mais aussi Chef, aurait réuni une collection de charmes relatifs au seul Tenjin qui dépassait de très loin les mille pièces (Yabe 1934 : 7).

⁴ Bien qu'assemblées déjà pendant les années 1930, les collections citées dans la note précédente ne semblent pas l'avoir été dans un but purement scientifique et documentaire (voir l'Avant-propos de l'auteur, Yabe 1934.

de langue et philologie japonaises à l'Université impériale de Tokyo. Chamberlain lui fournissait aussi les renseignements sur les légendes, sur les croyances et les cultes qui s'y rapportaient. Le professeur érudit, tout en pourvoyant le musée d'Oxford⁵, ne semble pas avoir eu un intérêt particulier pour ces "accessoires de piété populaire et de superstition", comme il les appelait dans ses *Things Japanese*, sous l'article "Charms and Sacred Pictures"⁶. Rien ne laisse conclure en tout cas, dans sa correspondance, qu'il soit allé lui-même les acheter sur place. Nous y trouvons, au contraire, d'amples preuves qu'une partie importante des spécimens provenaient de Lafcadio Hearn qui, lui, faisait avec enthousiasme le pèlerinage aux temples et sanctuaires pour chercher ce que le peuple savait à leur sujet. Accompagnés de ces précieuses informations, Hearn dit les avoir envoyés par boîtes entières à Chamberlain, qui y ajoutait ses propres commentaires et faisait ensuite parvenir le tout au directeur du musée d'Oxford⁷. Une bonne partie des spécimens ne venant pas de Hearn fut vraisemblablement troquée par des brocanteurs à la demande de Chamberlain, comme cela était le cas de beaucoup d'autres objets qu'il envoyait en Angleterre. Et comme les charmes ne faisaient pas l'objet de collection de la part d'amateurs ou de curieux, le seul moyen de se les procurer était d'en passer commande aux brocanteurs et aux fripiers des grandes villes. C'est d'ailleurs de cette façon que se constituaient les fonds des musées ethnographiques de l'époque, celui de Pitt Rivers en particulier, car ni son fondateur ni son premier directeur furent des hommes de terrain, mais se fournissaient dans les ventes aux enchères, chez les antiquaires, auprès d'agents établis dans les pays étrangers. Le registre (accession book) du musée liste 1320 objets provenant de Chamberlain, dont la quasi-totalité lui fut payée, bien que l'on n'en connaisse pas le prix.

Mais même si Chamberlain a fait appel à d'autres pour la collecte des ofuda, et même s'ils n'étaient pour lui que des "bouts de papier" à quelques sous, porteurs des superstitions du petit peuple, il semble déjà avoir été conscient de leur valeur documentaire. Traducteur du

⁵ "From 1888 to 1908, Chamberlain acquired for the Museum everyday artefacts, musical instruments, kites and several hundred religious items, including a 'charm for the security of cattle' and two large funeral urns from the Ryukyu (Okinawa) Islands: the large and elaborately decorated one intended for the bones of the rich contrasting with the simple unglazed urn for the bones of the poor. Chamberlain also commissioned Revd J. Rousseau to make a collection from the Ainu, a minority people living on the Japanese island of Hokkaido, amongst whom he was working as a missionary" (www.prm.ox.ac.uk/japan). Le registre (accession book) du musée d'Oxford liste 1320 objets provenant de Chamberlain, dont la quasi-totalité lui fut achetée, sans que l'on en connaisse toutefois le prix.

⁶ *Things Japanese – being notes on various subjects connected with Japan, for the use of travellers and others.* 5th ed. rev. London : John Murray/ Kelly & Walsh. Pp. 86-87.

⁷ Voir Chamberlain, Basil Hall, *...encore est vive la souris* (Pensées et Réflexions). Lausanne : Payot, 1933. Cité par Kusuya 1986 : ... et Sakade 2004 : ...

Kojiki (en 1882 !), il était singulièrement bien qualifié pour apprécier les inscriptions et les noms des divinités qu'ils portaient.

La deuxième collection, l'ethnologue français André Leroi-Gourhan (1911-1986) n'a mis qu'un peu plus de deux ans à la rassembler, de 1937 à 1939, lorsqu'il séjournait le plus souvent à Kyoto, comme boursier du Ministère des affaires étrangères. Sa correspondance, ses notes, manuscrits et autres textes écrits à cette époque⁸, nous fournissent quelques informations sur la façon dont elle a été formée.

Le parallèle avec la collection dite de Chamberlain est frappant. Les deux savants disent avoir beaucoup voyagé pendant leur séjour au Japon : Chamberlain se rappelle avoir "parcouru le Japon dans tous les sens", Leroi-Gourhan parle d'avoir bouclé par petites étapes, en 8000 km de zic-zac, un tour complet de l'archipel. Ils y eurent sans doute maintes occasions d'acquérir eux-mêmes des objets sur place, mais comme ils l'annoncent tous les deux, ils se fournissaient avant tout chez les brocanteurs. "Si vous aimez cela, écrit Leroi-Gourhan à propos des o-fuda et de leurs planches, je n'ai qu'un mot à dire aux brocanteurs pour déclencher une avalanche"⁹. Le chercheur français achetait lui aussi pour le compte d'une institution, le Musée d'ethnographie du Trocadéro, que Jacques Rivet était juste en train de transformer en Musée de l'Homme.

Sa correspondance avec l'historien de l'art (du Japon et de la Chine) Jean Buhot nous livre quelques détails précieux sur les acquisitions qu'il faisait à Kyoto (il habitait Kujōyama). Il fait notamment état de quelque 8000 francs (équivalant, en 1937-38, à env. 800 yen)¹⁰ que le musée du Trocadéro lui avait envoyés pour rassembler une documentation ethnographique sur la civilisation japonaise, y compris celles des îles Ryūkyū et des Aïnous (2004 : 25, 32). Lorsqu'il rentrera à Paris en 1939, il rapporte au Trocadéro "700 objets"¹¹ dont un dixième environ sont des ofuda. Mais Leroi-Gourhan s'intéressait aussi personnellement à ces "images populaires", puisque ses recherches à l'époque portaient sur l'iconologie de l'animal dans l'Asie septentrional. A ce titre il s'en était constitué une riche collection à son propre compte, tant et si bien qu'il pouvait proposer fin 1938 au musée Guimet "environ 300 gravures sur bois figurant les divinités de temples bouddhiques et shintoïstes (feuilletts vendus aux pèlerins)

⁸ L'ensemble vient d'être publié à point, sous le titre : *André Leroi-Gourhan : Pages oubliées sur le Japon* – recueil posthume établi par Jean-François Fesbre. Grenoble : Million, 2004.

⁹ *Ibid.* : 63.

¹⁰ L'éditeur précise qu'un kilo de riz valait alors env. 20 sen et qu'un ouvrier gagnait environ 35 yen par mois (2004 : 25).

¹¹ *Ibid.* : 85.

pour la plupart anciens et comprenant entre autres une série complète des 33 temples du Kansai et des 88 temples de Shikoku" (2004 : 67).

Les notes de Leroi-Gourhan sont explicites sur la valeur monétaire des objets convoités. Il précise qu'en 1938 "les feuillets ordinaires (ofuda) coûtent 0 francs 10 pièces, les planches à imprimer entre 5 et 10 frs... Des prix de marché aux puces, c'est d'ailleurs à peu près là que je les trouve" (2004 : 82)¹². Chamberlain avait été peu disert à ce propos, se contentant de remarquer qu'ils ne valaient guère que "quelques sous" (1905 : 86). La précision de Leroi-Gourhan, disant qu'il était plus facile d'avoir "des planches que des tirages... souvent perdus", (2004 : 63), en dit tout aussi long sur la désuétude en laquelle ces croyances "non-officielles" étaient tombées dans ces années d'avant-guerre.

La différence du regard que les deux hommes portaient sur les charmes japonais est sans doute à chercher aussi dans leur orientation intellectuelle : Chamberlain en tant que spécialiste de langue japonaise, de philologie, de littérature classique et de mythologie, était plus apte à apprécier les éléments écrits, tandis que Leroi-Gourhan, ethnologue s'intéressant à l'iconologie des vastes espaces de l'Asie du nord, privilégiait nécessairement l'image.

Les deux cependant classaient naturellement les charmes dans le domaine du religieux auquel chacun portait un intérêt tout particulier, encore que Chamberlain, qui avait la réputation d'être un des meilleurs connaisseurs du Japon, n'y voyait que des objets de basse superstition, prisés par les couches inférieures de la société. Les deux les distinguent selon leur provenance, bouddhiste ou shintoïste, Leroi-Gourhan (2004 : 77) allant jusqu'à nommer les premiers O-fuda ("bois gravés bouddhiques") et les derniers O-mamori ("les mêmes shintoïstes")¹³. L'ethnologue attiré par l'image et l'iconographie rangeait les O-fuda dans la catégorie des "images populaires", à côté des otsu-e, ema, des mandala en kakemono, des feuillets figurant le takarabune ou des dieux du bonheur, voire même des cerf-volants polychromes (2004 : 67). Et comme il s'intéressait moins aux divinités anthropomorphes qu'à la figuration d'animaux et d'objets symboliques, c'est sur les ema que se portait son attention. C'est ainsi que, parmi ses "Pages oubliées sur le Japon", figure un important manuscrit intitulé "Formes populaires de l'art religieux au Japon" qui traite sur 90 pages exclusivement des genres "Éma" et "Omocha" (2004 : 277-377).

¹² Au taux de change de l'époque, cela correspondait à un *sen* pour les tirages de papier et à entre 20 *sen* et 1 yen pour les planches. Pour ces dernières, si la grande majorité provenait sans doute des brocanteurs, Leroi-Gourhan s'approvisionnait peut-être aussi aux marchés qui avaient lieu, régulièrement, dans l'enceinte de quelque grand temple ou sanctuaire (comme Tō-ji et Kitano Tenman-gū).

¹³ Pour une définition plus convenue, dans l'acception actuelle, voir Okada Y. *et al.* 「日本の護符文化について」、『神道文化』14号、2003)、p. 12-41.

Chamberlain et Leroi-Gourhan étaient conscients du rapport des ofuda avec le pèlerinage¹⁴, que le charme est le souvenir puissant du saint lieu visité. Les pèlerins sont d'ailleurs la source la plus probable des ofuda que les brocanteurs leur procuraient. Etant donné la grande popularité dont jouissaient les circuits de pèlerinage jusqu'à la dernière guerre, il ne devait pas être difficile d'obtenir même "une série complète des 33 temples du Kansai et des 88 temples de Shikoku" (Leroi-Gourhan 2004 : 67), car — l'intégralité de la "collection" lui procurant une efficacité toute particulière — de réunir la totalité des ofuda d'un tel circuit fut une préoccupation majeure du pèlerin¹⁵.

La collection rapportée par Bernard Frank est la plus récente des trois, puisqu'elle ne fut commencée qu'en 1954, après la guerre, et deux décennies après celle de Leroi-Gourhan. Cette dernière s'était faite en deux ans à peine, nous l'avons vu, tandis que celle de Chamberlain en avait pris seize. Frank a consacré quasiment sa vie à la sienne, ne cessant pas de l'alimenter et de la compléter pendant quelque quarante ans.

Contrastant avec les deux autres (dont il n'eut d'ailleurs connaissance que sur le tard) rassemblées et achetées sur commande pour le compte d'un musée, celle de Frank est une œuvre scientifique, réalisée à titre personnel et avec ses moyens propres.

La chance voulait qu'il trouve parfois un exemplaire isolé chez un antiquaire ou un brocanteur, mais ce ne fut qu'exceptionnellement le cas pour des documents anciens ; la presque totalité des ofuda, il était allé lui-même les acquérir sur place, sachant en général d'avance ce qu'il recherchait. De ce véritable pèlerinage (回国巡礼) à travers le pays, il disait, en 1988, "Durant l'ensemble de mes séjours au Japon, soit à peu près huit ans en tout, j'ai visité un nombre de temples que j'ai peine à évaluer, mais qui dépasse certainement deux mille : pour la plupart bouddhiques, mais aussi shintō." "Je me suis efforcé de me rendre dans la presque totalité des départements des trois îles principales, précise-t-il plus loin, mais je dois bien admettre que les investigations que j'y ai faites ne sont pas égales, assez approfondies dans certaines régions et très superficielles dans d'autres (1988 : 16; 1991 : 22).

Au-delà de la méthode et de la persévérance avec lesquelles il collectionnait, Frank avait du phénomène ofuda une vision d'ensemble clairement structurée et aux contours fort précis. C'est que, en effet, il concentrait sa recherche sur une catégorie précise d'ofuda : "Sur ce millier ou un peu plus (d'ofuda recueillis; a.d.t.), il y a environ huit cents qui sont des ofuda

¹⁴ L'attitude dépréciatrice de Chamberlain s'exprime lorsqu'il dit que "To procure such charms is always one object of pilgrimages to sacred mountains and famous shrines, still so popular with those classes of society which are not yet fully imbued with European twentieth century notions." (1905 : 87; trad. Sakade ge : 145).

¹⁵ Comme pour celles qui rassemblent des objets matériels, la valeur suprême, et magique, de la collection est la complétude.

à images ; ce sont ceux auxquels, par définition, je m'intéresse le plus, car ce sont les plus complets..." (1988 : 16 *sq.*).

Pour Frank, ofuda n'était pas un document ethnographique parmi tant d'autres, mais un élément central de l'univers religieux du Japon qui le fascinait tant. Les ofuda à images illustraient de façon si simple et belle le contenu de ces croyances et cultes populaires envers lesquelles, à l'instar de Lafcadio Hearn dont il se disait le disciple ému¹⁶, il éprouvait une tendresse tout particulière.

Pour le spécialiste de l'iconographie bouddhique qu'il était, "Ils témoignent, disait-il, de la manière dont le panthéon bouddhique s'est enraciné dans la terre, dans les habitudes, dans la sensibilité japonaise" (1988 : 18; 1991 : 24). La finalité de la collection était de reconstituer, image après image, la multitude des dieux et divinités qui ont peuplé l'imaginaire japonais, d'assembler pièce par pièce cette immense panthéon auquel des dizaines de milliers de temples et de sanctuaires sont consacrés à travers le pays. En arpenter infatigablement les régions et les départements à la recherche des différents avatars et formes variantes de tel bodhisattva ou de tel saint, Frank était arrivé à tracer la géographie, à broser le tableau vivant de la vie religieuse du peuple japonais. Il existe bien des illustrations d'ensembles structurés de dieux et de divinité sous forme de mandara, comme support de méditation ésotérique, comme représentation de la hiérarchie divine d'un temple ou sanctuaire, voire même, en trois dimensions, sous forme de mandara statuaire, mais l'idée de dresser le panthéon complet du ciel japonais à l'aide d'ofuda est bel et bien l'œuvre de Bernard Frank.

On lui doit en plus d'avoir tiré l'attention du monde académique japonais sur ce phénomène et d'en avoir stimulé l'étude, ce que l'ouvrage pionnier en la matière, celui de Yabe Zenzō (1934), en dépit de son sérieux et de son envergure, n'était pas parvenu à faire au-delà de la guerre.

¹⁶ Cf. E-fuda no o-fuda – Images gravées des temples du Japon : Un essai de corpus raisonnée. Ms. de la communication faite au 5^e Colloque franco-japonais, 1988, p. 7. Pas dans la version en japonais de Tokyo : Hirakawa, 1991, p. 10.

Références :

- AKIYAMA Teruo 秋山光夫 「チャンバレン先生とお札」 『国語と国文学』 第十に卷第四号、昭和十年（1935）、pp. 252-255.
- YABE Zenzō, *Jinsatsu-kō*. Tokyo : Shirōtoshu, 1934. 矢部善三著 『神札考』 東京：素人社、昭和九年。
- CHAMBERLAIN, Basil Hall, *Things Japanese – Being notes on various subjects connected with Japan for the use of travellers and others*. 5th rev. ed. London: John Murray/Kelly & Walsh, 1905.
- CHAMBERLAIN, Basil Hall (TAKANASHI Kenkichi trad. 高梨健吉訳 『日本事物誌』。東京、平凡社、1969.
- CHAMBERLAIN, Basil Hall, *...encore est vive la souris (Pensées et Réflexions)*. Lausanne : Payot, 1933
- KUSUYA Shigetoshi 楠家重敏 『ネズミはまだ生きている』 —チェンバレンの伝記—、東京、雄松堂、1986.
- OKADA Y. *et al.* 「日本の護符文化について」、『神道文化』 14号、2003、pp. 12-41.
- FRANK, Bernard, " E-fuda no o-fuda – Images gravées des temples du Japan : Un essai de corpus raisonnée. Ms. de la communication faite au 5^e Colloque franco-japonais, 1988, 19 p.
- FRANK, Bernard 「絵札のお札」 in suivant : pp. 3-25.
- SAKAI Tadao, FUKUI Fumimasa, YAMADA Toshiaki éd. 『日本・中国の宗教文化の研究』、東京、平河、1991.
- SAKADE Yoshinobu 坂出祥伸、「明治のおふだと、あるイギリス陣 上・下」 『大法輪』 9、10、2004、pp. 42-47 上; pp. 140-148.